

LE CANARD



MONTRÉAL, 5 OCTOBRE 1878.

Le CANARD entre cette semaine dans la deuxième année de son existence. A l'instar de ses grands confrères il saisit l'occasion pour remercier le public de l'encouragement qu'il a reçu jusqu'aujourd'hui.

Lorsque nous vîmes éclore le "Canard" le 6 octobre 1877, nous étions loin d'attendre la circulation qu'il a obtenue en douze mois.

Dans notre prospectus nous disions que le besoin d'une feuille comique ne se faisait pas sentir à Montréal à cause du grand nombre de journaux quotidiens qui s'occupent de ce genre de littérature. Nous avons voulu doter la province d'un journal sérieux et nous nous flattons d'avoir réussi dans notre entreprise.

Dans la courte carrière que nous avons parcourue nous avons démoli le ministère De Boucherville et nous avons contribué puissamment à la chute du cabinet Mackenzie. Nos coups et nos caricatures ont éclairé les électeurs sur le vote qu'ils devaient donner le 17 septembre.

Le "Canard" avec l'esprit d'indépendance qui le caractérise a traité toutes les grandes questions du jour sans se montrer partisan.

Le crayon du caricaturiste doit toujours s'attaquer au pouvoir qu'il soit libéral ou conservateur, parce que le pouvoir est le parti de l'action.

L'opposition est une ombre insaisissable, un corps inerte qui prête rarement à la critique. Ainsi donc Sir John et M. Masson et Cie., attendez-vous sous peu à recevoir les coups de becs du "Canard".

En terminant nous offrons nos plus sincères remerciements à notre gentille collaboratrice la Cane du Jardin Viger et à notre copin Polycarpe Barbanche pour les spirituels articles qu'ils nous ont communiqués pendant l'année. Nous espérons que ces collaborateurs continueront de nous transmettre périodiquement leurs charmantes élucubrations.

Nous devons aussi aujourd'hui témoigner notre reconnaissance la plus cordiale aux vingt citoyens de Montréal, qui ont répondu avec tant de générosité à notre appel, nous leur avons demandé de devenir actionnaires dans notre entreprise, une société à fonds perdus.

Nous accusons réception du pamphlet annuel de l'École de Médecine de Victoria. Les lecteurs du "Canard" sont invités à visiter l'établissement pour y juger par eux-mêmes des améliorations qui ont été faites. Ils ne doivent



LE DEPART.

L'AGENT—Voulez-vous un billet de retour pour Ottawa ?
SIR JOHN—Si votre billet est bon pour retourner dans dix ans j'en prendrai un.

pas oublier les cabinets de physique et de chimie ainsi que la bibliothèque du Collège Victoria.
La semaine prochaine nous nous proposons de passer en revue les travaux accomplis par les professeurs et le programme mirobolant de l'institution.

LE POTEAU RÉFRACTAIRE.

Le capitaine du "Berthier" n'aime pas que l'on change la couleur des poteaux sur les quais de la compagnie du Richelieu.

Le poteau d'attache de son vapeur à Lavaltrie est recouvert d'une épaisse couche de peinture blanche.

Un mauvais plaisant de l'endroit pendant la nuit de 18 septembre a changé la couleur du susdit poteau pour le mettre en harmonie avec la nuance politique du parti conservateur qui avait triomphé dans le comté.

Le capitaine avait résolu que le pilier serait voué au blanc à perpétuité. Il entra dans une colère verte lorsqu'il vit la couleur dont on avait revêtu la grosse pièce de bois. D'une voix vibrante et saccadée il ordonna à l'agent de Lavaltrie de redonner au poteau son ancienne toilette.

Le poteau fut de suite passé au blanc de chaux.

Lorsque le "Berthier" repassa le lendemain à quatre heures de l'après midi le poteau était redevenu bleu. Le capitaine rentra cette fois dans une colère homérique et après avoir pesté sur tous les tons de la gamme contre le mauvais plaisant, il commanda de nouveau de passer le poteau au blanc. L'ordre du capitaine fut exécuté sur le champ.

Au voyage suivant du "Berthier" le poteau était encore bleu. Le capitaine resta immobile. Il se passa l'index sur son nez aquilin et le recourba en forme de guillemet. Ses sourcils prirent "l'effroyable aspect d'un accent circonflexe." A le voir ainsi posé on eut dit une

statue de l'embarras sculptée par la main de la difficulté.

Voyant l'obstination du poteau à rester conservateur le capitaine prit une mesure radicale. Il donna l'ordre à l'agent de faire enlever le poteau réfractaire et d'y substituer un neuf.

Vingt quatre heures après le capitaine passant à Lavaltrie, vit à son grand désespoir que le pilier neuf était peinturé en bleu.

Les soixante quinze cheveux du capitaine se dressèrent sur sa tête et soulevèrent son fameux chapeau de paille. Après avoir lancé quelques jurons bien frisés, le capitaine ordonna péremptoirement que le poteau fut repeinturé en blanc.

La chose n'en resta pas là. Le mauvais plaisant revint à la charge et pendant la nuit il coupa le poteau blanc et le jeta à l'eau. Le lendemain sur un des madriers du quai on lisait en grosses lettres blanches le mot "Protection." Alors seulement le capitaine se déclara vaincu.

BOBIGNY A L'EXPOSITION.

Bobigny est venu à Paris pour voir l'Exposition. Il est accompagné de..... mais laissons lui la parole, ce sera plus simple et plus récréatif :
Mon cher Dumollet.

Tu n'as pas idée de ce que c'est que Paris. Figure-toi une ville au moins trois fois grande comme Saint-Malo et Saint-Servan réunis, avec des maisons plus hautes que notre phare du jardin. Cunégonde est épatée, il faut qu'elle s'arrête devant tous les magasins ; j'ai beau lui dire que ce qu'on y vend est hors de prix, ça lui est égal, — elle a envie de tout. Heureusement, tu connais mon cœur, il est en bronze, — et j'ai toujours sous la main un prétexte pour détourner l'attention de ma femme quand je la vois en extase devant l'étalage des bijoutiers.

Pulchérie, elle est rêveuse et Sébastienne n'a d'yeux que pour les

militaires. Ne voulait-elle pas nous quitter pour suivre un régiment qui passait ? Parce qu'elle connaît un gars de son village qui est à l'armée, elle s'imagine que tous les soldats sont ses "pays." Il y a dans cette fille l'étoffe d'une cantinière.

Quant à Toto, il ne fait que regarder les photographies des actrices.

J'ai eu une rude venette. Il y a sur les boulevards de grosses tours entourées d'un blindage du plus redoutable aspect. J'ai demandé, à quoi elles servaient, et quand j'ai été fixé sur leur usage, je me suis glissé pour m'isoler un moment.

Cunégonde effrayée de mon audace, voulait absolument me suivre dans cette enceinte fortifiée et il a fallu l'intervention d'un sergent de ville pour l'en empêcher.

Quand j'ai voulu sortir de là, je n'ai plus retrouvé l'issue. J'ai appelé ma famille ; Cunégonde, Tolo, Pulchérie et Sébastienne faisaient le tour du monument en dehors pendant que je le faisais en dedans c'était navrant.

Ce n'est qu'au bout de dix minutes que j'ai pu m'expliquer ce labyrinthe d'utilité publique.

Le lendemain, c'était le grand jour, celui de notre visite à l'Exposition.

Nous nous sommes levés dès l'aurore et nous avons fait un bout de toilette afin de représenter dignement Saint-Malo au temple de la civilisation et du progrès. Cunégonde a mis sa robe mauve à pois verts (au boisseau) et son fameux chapeau jaune, garni de fèves de marais et de grosseilles à maquereaux, dont tu t'es plu si souvent à admirer le bon goût. Tu ne t'imagines pas comme elle est encore belle, quand elle est un peu requinquée ; on lui donnerait à peine cinquante ans, tant elle est bien conservée.

Moi, j'ai endossé mon habit bleu. — celui de mon mariage, — et j'ai enfourché mon pantalon de mankin, pour flatter les exposants chinois.

Pulchérie s'est fourrée dans la robe de première communion de sa maman, et Toto a revêtu un bel uniforme de collégien, que je lui ai acheté chez Godchau, avec des galons de caporal.

Quant à Sébastienne, je lui ai payé un joli fichu dont le dessin représente l'Exposition ; elle a fort bon air ainsi, avec le palais du Trocadéro dans le dos.

Un cicérone que nous attendions à dix heures, nous a envoyé à midi un télégramme pour nous faire savoir qu'il avait attrapé la rougeole et qu'il ne pourrait pas venir.

Ma foi ! nous nous sommes mis en route tout de même.

Arrivés au bureau des tramways, on nous a donné des numéros pour la quatre vingt troisième voiture. À trois heures et demie, on n'en était encore qu'à la quarante-neuvième.

Comme Cunégonde commençait à s'impatienter, je me suis mis à la recherche d'un flacré. Au bout d'une demi-heure d'investigations,